

Dans l'Athamor

Domingo Cisneros

Numéro 149, avril 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85193ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cisneros, D. (2017). Dans l'Athamor. *Les écrits*, (149), 25–34.

DOMINGO CISNEROS

Dans l'Athamor

Traduit de l'espagnol par Antoinette de Robien

Arbor vitae

Je ne sais pas pourquoi ils m'appellent ainsi. Bien que ce soit plus joli que *Thuya Occidentalis*, ou *Thuya*. Ou pire encore : *Thuia*, *Thuier*. Mais la majorité me connaît sous le nom de Cèdre, ou Cèdre blanc. D'autres disent que je ne suis pas Cèdre, que je n'appartiens pas à leur famille, que je suis faux.

Je ne veux pas exagérer, mais le Cèdre rouge de l'ouest du Canada m'a accusé d'appropriation, d'avoir usurpé son nom de famille. Et tout cela à cause de querelles de nomenclatures, qui ont commencé quand Tournefort et ses disciples ont décidé de m'appeler *Thuya* et non plus *Thuja*, comme Linné m'avait catalogué. Et aussi, est-ce ma faute si Jacques Cartier, en voyant mes ancêtres dans la baie des Chaleurs, a dit : « Wow ! Quelle belle forêt de mâts de cèdre » ?

Et *Arbor Vitae* ? Ah, je préfère ce nom ! Il me dignifie, il m'ennoblit. Et il possède quelque chose de mystérieux, de fort : Arbre de Vie ! De plus, c'est le nom le plus proche des vertus que je prodigue. Il me décrit. Et parfois, je l'avoue, il réveille mon orgueil et ma vanité.

Mais vous vous êtes approchés de moi pour m'interroger. Et pour d'autres raisons qui n'ont rien à voir avec mon nom. Vous voulez apprendre auprès de moi, vous voulez savoir

comment m'utiliser, en quoi je peux vous servir, vous être utile.

Je dois vous avertir que je ne suis pas seul. Nous aimons croître en groupe et près de l'eau. La vie n'est pas facile. Les chevreuils mangent nos feuilles en hiver, surtout ceux d'arbrisseaux. Quand nous sommes de jeunes arbres, nous mourons pour faire des poteaux et des piquets. Ou bien, par ici, parce qu'un lynx affute ses griffes. Ou parce que quelqu'un, s'aidant de n'importe quel couteau, essaye de graver un cœur sur ma peau. Notre douleur est collective. C'est pour cela que je disais que je ne suis pas seul.

Commençons avec mon corps, que vous appelez le bois. Nombreux sont ceux qui savent déjà que je suis léger, que je supporte très bien l'humidité et qu'une fois sec, je suis excellent pour brûler, pour commencer des feux. Je suis utilisé de mille manières et sous toutes les formes dans différentes industries. On m'a transformé en cuillère, tambour, plaquette pour les toitures, fiches de marqueterie, bateau et canot, meuble, jouet, instrument de musique, mur intérieur et extérieur, coffre, œuvre d'art, porte et fenêtre. La liste est ennuyeuse, interminable.

Et mon incomparable arôme. Réellement unique. Tellement utilisé dans l'Antiquité lors de rites et de cérémonies, et pour repousser bestioles et insectes. De plus, je suis excellent pour lustrer. J'absorbe bien le vernis et la peinture. Mais par contre, oui, les coups me meurtrissent. Par conséquent, je suis facile à tailler, à sculpter. Et comme je suis imputrescible, je dure longtemps. Je reconnais que je ne suis pas aussi grand et fort que le chêne ou l'érable. Personne n'est parfait sur cette croûte terrestre. Ma stature finale atteint les vingt mètres.

Bien que j'aime la pluie, je préfère l'époque du dégel, quand je bois peu à peu la neige accumulée durant l'hiver. Et plus il y a de neige, mieux c'est. C'est une sensation incroyable

que celle de se réveiller d'un hiver léthargique pour boire à satiété, durant quelques jours. Comme si c'était un rêve. Bien que ces dernières années, le goût de la neige a changé. Elle est plus acide, plus lourde, elle a le goût des villes.

Quel est mon territoire? Les bords de lacs et de rivières du Québec et de l'Ontario? Du Vermont? Permettez-moi de préciser que nous sommes cinq espèces, disséminées dans des lieux que vous ne soupçonnez pas, comme l'Asie centrale et orientale, l'Alaska et l'Australie.

Par ici, au nord du continent américain, j'ai des parents plus proches en Alaska et dans la baie James. Quant à ici, du côté est, mes ancêtres peuplent la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, l'Île-du-Prince-Édouard. Vers l'ouest, nous atteignons le Manitoba et le Minnesota. Enfin, côté sud, nous nous étendons jusqu'à la Floride. Et certains affirment avoir remarqué notre présence au Mexique. Notre territoire?

Mais nous ne nous faisons pas compétition. Nous ne sommes pas comme le bouleau ou le pin rouge qui ont tant besoin de la lumière du soleil, qu'ils vivent en se poussant les uns les autres, le plus macho gagnant toujours. Nous, nous vivons en nous accommodant jusque dans l'ombre. En fait, c'est beaucoup dire. Disons que nous la supportons bien, mais toujours et seulement lorsque la terre qui nous entoure est humide, acide et granitique. Et avec un bon drainage, si le sol est calcaire. Parce que mes racines aiment être baignées, n'est-ce pas Marie-Victorin?

Ainsi j'espère que maintenant vous me connaissez un peu mieux. Pardonnez-moi si, m'étant confié à vous, j'ai dû vous parler de mon passé, de mes antécédents. Mais de nos jours, l'ignorance est reine. Il suffit de dire que j'existais avant vous tous, les humains. Ma mémoire est gravée dans les points de la ligne que forment mes cercles annuels de croissance, les

fameux anneaux. Là se trouve l'histoire de ma vie, non pas seulement année après année, mais mois après mois, semaine après semaine, quasiment jour après jour.

Nous croissons très bien par ici, car nous pouvons compter sur la plus grande concentration de lacs, de rivières, de sources de la planète entière. Voilà la raison. Cet habitat, que vous appelez aujourd'hui votre Pays, est mon paradis. Ou l'a été. Triste histoire de haches et de scies, de bras et de roues, croissance urbaine.

Nous continuerons. Allons vers mes racines. Nous commencerons de là. Viens.

Le grand-père des oiseaux

La graine tomba entre la terre et l'eau comme un bateau ancré à l'horizon. Il y eut un minuscule tumulte de poussière en direction de la motte de terre, un réajustement de matières et d'énergies : baptême du lit du ruisseau, baptême de la semence elle-même et du corps qui la recevait en se transformant. Elle demeura dans la matrice obscure et invisible, reposant dans un sommeil de millénaires et de planètes. Mercure et soufre travaillant dans l'athanor humide et changeant. Toiles d'araignées de galaxies, alchimies du pléistocène, compost d'étoiles, pleurnichement de nuages, baisers du soleil et de la lune, rosée des temps, sources de rochers et chaleurs de volcans enragés. L'amour que font deux êtres aquatiques, la formation du premier couple, le dinosaure en brame, la première fleur de l'univers, le poisson disparu qui, lui aussi, aima, le fruit du miracle, le pot de fleurs du lendemain : tout se combina avec les quatre éléments et c'est ainsi que d'une graine surgit une pousse de vie verte.

Au commencement apparurent une tige rachitique et deux feuilles, largement ovales, et rien de plus pendant plusieurs jours. Quelque chose de si faible que, pour l'instant, on ne saurait lui faire confiance – cela n'en vaut pas la peine non plus. Mais peu à peu le soleil, la nuit et son humidité, et la terre, depuis sa tombe, l'engraissèrent. La tige devint un enfant, pour ainsi dire. Suçant et grandissant, prisonnier de ce qu'il y a de plus élémentaire, de plus nécessaire.

La graine avait ouvert son corps et recevait maintenant la vie et ses obstacles de tous côtés. Elle n'était plus le grain tombé par l'effet d'une volonté magique mais une semence de plus, germinant comme les infinités et infinités de ses semblables.

Bientôt, elle atteignit la taille des insectes rampants – autant celle des insectivores que des végétariens. Aucun d'eux ne la toucha. Son avenir serait élevé. On était au printemps. Il y eut de l'eau en abondance, et elle eut la chance de ne pas être écrasée durant son enfance par une ou un quelconque imbécile imprudent. Alors, elle grandit comme tous les enfants, avec l'avantage de la liberté, par conséquent, du libre arbitre. La liberté de mouvement, au sens où nous l'entendons, n'avait plus grande importance pour elle. Le déplacement folâtre d'un lieu à l'autre, elle s'en fichait. Le bercement de ses feuilles par le vent, le baiser du soleil et de la lune, et la hauteur qu'elle gagnait avec les jours lui suffisaient.

Avec le temps, de la nourriture et l'aide du destin, son corps se définit ; il n'était plus une plante au sens féminin du terme, mais un jeune arbre adolescent.

Et dans sa jeunesse, il vécut les péripéties que connaissent la majorité des arbres : les coups de foudre imprévisibles, l'inondation, la sécheresse, la coupe sans pitié, l'abus inconscient des enfants, l'indifférence maligne de certains animaux, la dislocation des saisons, le manque de fertilisant, la solitude.

Il se questionna : comment moi, arbre, puis-je faire l'amour ? Alors il pleura.

Puis il grandit et mûrit. Son tronc se couvrit d'une parure galonnée, victoire contre le temps. Ses branches se fortifièrent comme des bras de débardeurs. Ses racines s'ancrèrent comme les piliers de la vérité et ses feuilles s'allongèrent comme des sourires d'enfants robustes et sains.

Puis vinrent les oiseaux qui, il y a peu de temps encore, l'ignoraient. Ceux-ci se mirent à croire en lui tandis qu'ils se reposaient entre ses branches, chaque fois plus larges, jusqu'au moment où la femelle dit à son mari : c'est ici que nous ferons notre nid. Ce qu'ils firent. Et c'est ainsi que l'arbre se transforma en grand-père des oiseaux.

On ne paye pas pour regarder

Nos ossements habitent sous nos maisons. Nier ce fait n'aide en rien. Nous montons de l'entresol et perçons leur ciment, en rampant le long des murs, des portes et des fenêtres. Ainsi sommes-nous. Personne ne le soupçonne, mais nous logeons dans les recoins de leurs âmes et de leurs têtes. Et nous faisons partie du corps de leurs ombres. À travers le sol, bien qu'il ne nous asphyxie pas, nous respirons. À travers les fentes des rochers, nous croissons. Nous accouchons dans les clairières de la forêt. Condamnés à un bidonville nordique, à consommer des boîtes de conserve et des liquides embouteillés, parce que maintenant, ils veulent nous anéantir par la malnutrition, le diabète. Et l'aliénation audiovisuelle. De plus, nos cuisines ancestrales sont empoisonnées. Si nous sommes traditionnels, le plomb et le mercure constituent notre diète. Si nous ne savons rien ou que tout nous est égal, des chips et du coke. Résultat : des deux côtés, l'espoir d'un futur est foutu. Ah, et

en plus, l'alcool, refuge des peines personnelles. Cérémonie du dédoublement. La danse des masques. Voyage vers l'abîme de chacun. Appât et piège. Brève liberté. Que voulez-vous de plus? Regardez, c'est collectif! On ne paye pas pour regarder.

Autre pichenette contre les urbains

Et même si je me répète. Que cela soit bien clair. Qu'il n'y ait aucun doute possible. Forêts, déserts, jungles et mers. Jamais dans les villes! Les Urbains sont les ennemis de notre office. Véritables diables! Et le comble, c'est que l'avenir est entre leurs mains. Plus les villes grandissent, plus ils nous détruisent par ici. Et personne n'est à l'abri, peu importe où tu vis. Ils ont tout contaminé. Leur présence impérialiste, nocive, s'étend de tous côtés. Il n'y a pas d'échappatoire. L'air s'empoisonne, le soleil provoque le cancer, les nuages polluent. Et notre future est malsain, notre mémoire tachée. Nous ne pouvons ni nous échapper ni rester. Nous ne sommes plus. Mais le temps nous a été volé. Vivre est nager dans du sable.

Mais eux oui, ils jouissent de leurs plaisirs à portée de manette. Ils sont l'intelligence même! Leurs enfants grandissent sur les trottoirs, juste à la hauteur des pots d'échappement. La vie quotidienne, cruelle, abrutissante. Les horaires aberrants. Les pauvres sens, si maltraités! Ah, imbéciles. L'épouvante et la désolation frappent à la porte. Et personne n'écoute. Suicide paresseux. Infanticide de l'ignominie. Et voilà qu'arrivent les nouvelles plaies et pestes!

Pour cela, tu ne vivras jamais longtemps dans les villes. Quand tu traverseras leurs rues, marche le plus lentement possible. Respire au minimum. Évite les heures de pointe, les grandes avenues, les tumultes. Mieux valent les ruelles. Et la nuit. Ne visite pas les zones industrielles. Termine tes affaires

le plus vite possible puis va-t'en. Par ici, tu le sais, tu devras faire tes rituels de nettoyage et de purification, pour pouvoir être de nouveau accepté.

Mini herbier de mauvaises herbes

ACHILLÉE

Ici tu nais en mai
Et meurs en novembre.
Courte vie, beauté perdue.

Bien que tu soignes toutes les blessures,
Réconfortes les entrailles
Et fasses jouir nos sens,
Peu importe, ils te haïssent.

ASCLÉPIADE

Tu apparais en groupe,
Cherchant soleil et eau,
Saignant du lait.

Comme tu indiques l'abandon,
Ils veulent t'exterminer
Eux, adeptes des jardins
Et tous les agriculteurs

Mais tu es beauté persistante,
Nourriture et cordage,
Vêtement et maison,
Médicament.

IMMORTELLE

Vêtue de blanc et gris.
Celle qui survit au mourir,
Celle qui peuple les mauvaises terres,
Celle de la fumée, des mèches et des chandelles.

PISSENLIT

Doux lit doré
Des premières amours.

Après ta splendeur d'or
Tes graines s'envolent, ailées

Beauté et allégresse
Vent et fer.

